

Les Comebacks en Cavales

par Annie et Bernard Commiot

Le premier août 2007

Nous quittons le camp GUMS de la Bérarde pour monter au Châtelleret avec pour objectif l'arête WSW du Pic Nord des Cavales avec Annie, Georges et Guy. Ambiance feutrée au refuge, nous sommes six à la table du dîner. Pas de rab de soupe, un plat quelconque et surtout un accueil très rude. Au petit déjeuner c'est pire : un demi bol de café et pas question d'en redemander. On se jure bien de ne pas y revenir la prochaine fois et plutôt partir de la vallée ou bivouaquer près du refuge : il y a des abris assez confortables à proximité (c'est

là où Pierre Gaspard a bivouaqué avec Emmanuel Boileau de Castelnau avant de vaincre la Meije en 1877). La météo de la veille n'était pas très encourageante et le ciel est couvert, mais il en faudrait plus pour nous empêcher de monter. La pluie n'arrivera... qu'au pied de la première longueur. Pour ne pas rester bredouilles on tente avec Georges de monter à la brèche, mais le couloir n'est qu'un amas de blocs trempés et croulants et c'est la descente sous la pluie vers le camping.



L'arête WSW du Pic Nord des Cavales

Neuf ans plus tard, juillet 2016

Nouveau camp d'été à la Bérarde, près une quinzaine riche en grimpe dans les Dolomites dans une maison louée avec enfants et petits-enfants, on apprend qu'un groupe (Georges, André, Antoine, Duncan, Hadrien et Romain) a fait récemment le Pic Nord des Cavales. Je suis motivé pour tenter à nouveau l'arête mais l'heure de retour du groupe au refuge (20h) m'inquiète : on est en général plus lent que Georges... même s'il nous donne différentes bonnes raisons d'un retour tardif.

Jeudi 28

Malgré le mauvais souvenir de 2007 et la météo étant parfaite, on appelle le Châtelleret pour réserver le jeudi soir en pensant que c'est inutile vu le peu de fréquentation. Surprise, le refuge est complet, et il n'est même pas possible de prendre seulement la demi-pension et bivouaquer. De toute façon nos vieilles épaules supporteraient mal d'ajouter une surcharge à la 100 m et au matos. On n'a plus l'âge non plus de partir du camping. On reporte donc la montée au vendredi et la course au samedi bien que la météo annonce des orages en fin de journée qui se prolongeront jusqu'en matinée le dimanche.

Il est 15h30, et pour occuper la fin de journée on va vers Pujolidal au moins jusqu'à l'échappée commode à mi-hauteur. L'échappée n'est pas si commode, on se fait un peu peur dans les raides pentes herbeuses, le rappel est bien loin, pas facile à trouver et d'accès délicat. Le pire est après dans la raide forêt encombrée de blocs pour rejoindre le sentier bien bas. On aurait mieux fait de tirer quelques rappels ! Mais on arrive à temps pour l'apéro.

Vendredi 29

Montée au refuge. Fini le temps où on divisait les horaires, il nous faut plus que les deux heures annoncées. A l'arrivée on comprend le problème de la veille : il y avait un groupe d'une cinquantaine d'enfants avec leurs accompagnateurs. Ce soir on revient au standard : deux randonneurs, une cordée de deux pour le pilier Chèze et nous deux. Il y a un couple qui bivouaque à proximité et ira aussi au Pic Nord.

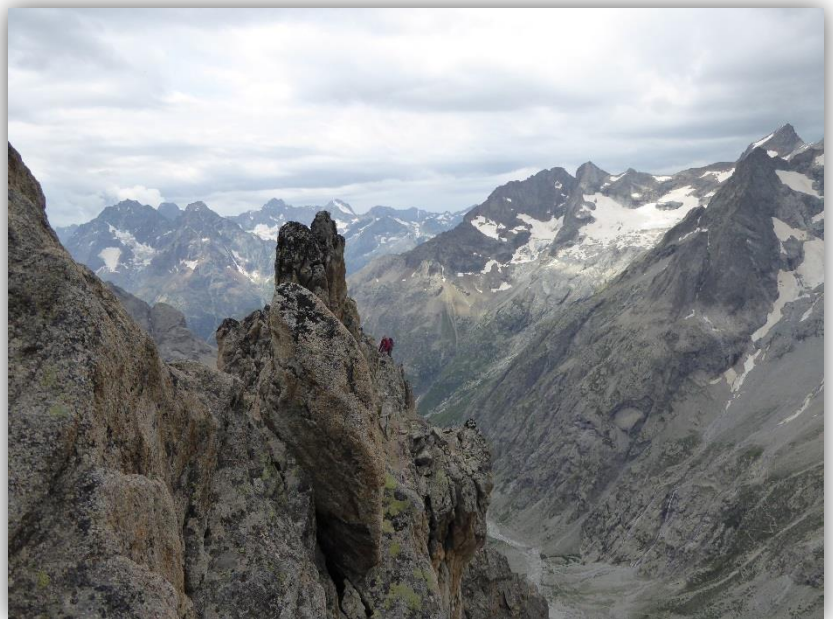
Au dîner on a un peu (très peu) plus qu'une assiette de soupe. Vient ensuite un gros plat de riz/petits pois (qui ne vient pas à la cheville du riz cantonnais

de Georges... quand un chien ne vient pas dévorer la préparation) sur lequel repose des demi-saucisses. Annie en prend deux. La gardienne qui était encore là nous alerte : il n'y a que dix demi-saucisses en tout pour les six convives ! Finalement les compagnons de table vont manifester un appétit plus léger que les deux vieux gumistes qui auront droit à une saucisse entière chacun. Pour être honnête, après un bout de fromage microscopique, on a eu un dessert simple mais délicieux composé fromage frais et compote de pommes.

Samedi 30

Lever à quatre heures. Les gardiens, n'ayant pas envie de se lever pour quatre malheureux clients, ont préparé sur la table le petit-déjeuner avec les boissons dans des thermos. Un bon conseil : si vous êtes deux, commandez thé pour l'un et café pour l'autre et vous disposerez de deux bols chacun, ce qui est un progrès considérable par rapport à 2007. Ceci dit, « nobody's perfect », le sucre avait été oublié.

Départ un peu avant le jour. Au départ le sentier fait une longue traversée légèrement descendante. Après un moment où la pente est devenue carrément descendante et pour éviter de se retrouver à La Bérarde on remonte et on trouve le cairn qu'on avait raté. Au bout d'une bonne heure, on a en vue une belle barre de rocher avec un ressaut, une zone horizontale et un deuxième ressaut. Je me dis que finalement on a bien marché



Arête crénelée entre les deux ressauts

et que l'approche n'est pas si longue. En fait c'est le pied de l'arête SW du Bonnet des Cavales (course 528 dans le Labande 2000). Elle forme une barre qu'on franchit par un raide couloir rocheux avec quelques barreaux métalliques dans les passages délicats et en haut duquel on aperçoit l'arête, la vraie, loin, très loin. Le jeune couple parti un peu plus tard nous double.

Une heure plus tard on les rattrape à l'attaque qu'ils ont visiblement eu du mal à situer. Après une dalle cannelée non protégée et une zone facile on arrive à une fissure cheminée impressionnante. Le premier progresse lentement et sa compagne est assez inquiète. Elle se dit qu'elle aurait mieux fait de ne pas venir là et croit bon de me prévenir que quand elle est en difficulté ou a peur elle a tendance à s'exprimer haut et fort. Je lui réponds que je la comprends très bien. Finalement elle passe sans problème et ce n'est que plus tard, dans la grande longueur clef du premier ressaut qu'elle va commencer à rouspéter. Elle a tellement de mal dans un pas au premier tiers de la longueur que je vais chercher un passage plus bas et plus à gauche. J'y trouve un piton, mais la suite est à droite et je dois revenir le démousetonner pour limiter le tirage. Ça ne suffira pas, il y a un petit ventre à passer au bout de quarante mètres, et je n'hésite pas à tirer sur le piton vu le poids qui m'empêche d'avancer.



Arête crénelée continue

Arrive ensuite la longue portion presque horizontale et, selon le topo, très crénelée. Comme ce n'est pas totalement à vache, je prends la mauvaise option de tirer des longueurs. La corde a tendance à coincer, on perd un temps fou et pas mal d'énergie. Il aurait fallu marcher corde tendue. L'autre cordée a pris une sérieuse avance. Entre

temps les sommets alentour se sont couverts, et peu avant d'atteindre le deuxième ressaut il se met à pleuvoir. Qu'est-ce que c'est que cette météo de m... ?

La suite se passe à droite de l'arête dans une vaste face et un sympathique grimpeur a eu la bonne idée de mettre une petite cordelette dans le premier clou de la longueur en cannelures, ce qui évite de trop avoir à chercher. La pluie a cessé, les premiers mètres sont mouillés, mais en prenant son temps ce sera à peu près sec avant le relais. La



Début des cannelures du deuxième ressaut

longueur fait plus de 30 m, soutenue, trois pitons et pas moyen de rajouter quelque chose : je mettrais 4+ plutôt que le 4- de Labande. Je demanderai son avis à Duncan : je crois savoir qu'il a un avis sur la question. Plus haut, dans le dernier pas difficile, la jeune grimpeuse a du faire du bruit car je trouve une belle dégaine en place mais on ne l'a pas entendue. Reste ensuite un long bout d'arête moins raide pour atteindre le sommet. Le temps s'est rétabli et le sommet atteint vers 17h.

Je retrouve l'arête sud que j'avais faite en 1962 avec un « raid » GUMS, enchaînement de refuges/sommets en autonomie pendant une semaine, pratique qui a disparu. Sous le sommet le rocher est magnifique. Nouvelle perte de temps en manips foireuses pour faire des petits rappels de 25 m avec une moitié de la 100 m : toronnage, nœuds... c'est décidé à mon retour je coupe la 100 m en deux. Pas de problème pour trouver le rappel de 40 m versant pavé. Sur les conseils de Georges j'ai monté les "grosses" pour la traversée en neige. Annie a pensé que ça suffisait : elle a juste ses Adidas et de plus a estimé que les gants étaient inutiles. C'est avec les mains glacées qu'on remonte au « trou de glace » pour faire les deux rappels de 45 m très confortables sur de grandes

dalles lisses (N.B. : tirer le plus à droite possible en descendant pour rejoindre la sente qui mène à la moraine).

On est sur le sentier de descente vers 20h30, tranquilles.

Samedi 30, fin d'après-midi

A la fin de la moraine le sentier part à gauche, suit un vague replat au-dessus de pentes de terre rouge assez dure où les grosses accrochent à peu près mais pas les Adidas ! Quelques caïms puis plus



Passage versant Pavé

rien. On a dû aller trop à gauche. Le chemin de montée doit être plus à droite, mais pas plus de carte que de gants pour le vérifier. En descendant vers le nord on va forcément le croiser ! Au bout d'un moment on est plus bas que le début d'une arête qu'on ne reconnaît pas. On serait allé jusqu'aux Aigles ??? Mais non, c'est notre arête vue de plus bas sous un angle différent. Il fait presque nuit, on est trop bas et très loin du sentier, le bivouac est inévitable. Pour tout équipement une veste de pluie et même pas de gants... trop lourds ! En 1962 on aurait eu au moins le fameux et obligatoire (dans les raids GUMS) « polythène », un bout de tube de polyéthylène de deux mètres de long vaguement fermé à une extrémité qui constituait un abri très étanche, tellement étanche qu'avec la condensation c'était presque aussi humide à l'intérieur qu'à l'extérieur.

On est dans des pentes encombrées de blocs mais petits. On tourne un peu mais aucun abri en vue et on se pose sur une vague banquette avec

dossier où on grignote et on boit le peu qui nous reste. Je me vois mal assis là toute la nuit avec le risque de rouler dans la pente. En cherchant un peu je trouve un endroit qui forme un creux où on pourra s'allonger sans avoir à s'assurer. En retirant petit à petit les pierres les plus pointues ça devient presque confortable. Ciel étoilé, ils sont décidément nuls à la météo.

On somnole, et patatras, à 22h l'orage est là. On reprend une position assise, le sac sur les genoux, les avant bras sur le sac de façon à ne présenter à la pluie que la capuche et le dos de la veste de pluie. Le sac tient chaud aux jambes, le bruit des gouttes sur le dos donne l'impression, dans le demi-sommeil d'être sous une tente. Ce semblant de confort s'arrête brusquement quand l'eau a envahi le vieux sac non étanche, imbibé les cent mètres de la corde et commence à s'écouler dans le slip et le long des jambes. De temps en temps le tonnerre explose immédiatement après l'éclair mais peut-être que notre position en boule nous abrite de la foudre. Vers minuit fin du feu d'artifice, ça passe à la pluie. Comme dans la plupart des bivouacs il y a des moments de rêve éveillé où on sait à peu près où on est mais où on croit voir pas loin un refuge au sec, ou un troquet

qui sert des bières et on se dit qu'on est vraiment stupide de ne pas y aller, puis on ouvre un œil et on retrouve la réalité. Mon expérience m'a appris une règle impérative : ne jamais regarder l'heure. Au début d'un bivouac la fatigue fait qu'on s'endort rapidement. Il est très déprimant de constater, grelottant, au réveil d'un somme qui semble avoir duré des heures, qu'il est 22h45. Par chance il ne gèle pas, mais on tremble de tous nos membres, et on a l'illusion de combattre le froid par une respiration rapide et saccadée qui finit par irriter la gorge.

Dimanche 31, lever du jour

Tout a une fin, entre autres la nuit. La pluie a dû s'arrêter vers 2h. Le plafond est très bas. Annie suggère qu'on se lève. A peine debout, avec les grosses sur le pierrier instable je perds à moitié l'équilibre, et c'est le moment où l'orage annoncé pour le matin démarre. On reprend la position

assise. Je suis crevé, trempé, on a à remonter les pentes raides sur au moins 150 m de dénivelée. Comment retrouver le chemin ? Faudra t'il s'assurer dans le couloir raide dégoulinant ? Je me dis que si un hélico passait à ce moment je lèverais les deux bras mais il n'y a aucun réseau et le téléphone est trempé.

L'orage finit par se calmer. On se met



Rappel de 45 m versant Pavé

péniblement en route. La terre rouge est maintenant gorgée d'eau et se comporte une neige molle. C'est une chance d'avoir les grosses pour y faire la trace. Arrivés au replat, on retrouve le sentier, des cairns. Un quart d'heure après on est de nouveau trop bas. Même de jour on a du mal à se repérer. En levant la tête on voit un cairn vingt mètres plus haut. La visibilité s'améliore et on arrive sur la gorge à descendre balisée de quelques points verts qu'on aurait sans doute eu du mal à trouver dans la nuit.

On est environ à 200 m au-dessus du refuge quand on voit arriver un hélico qui se dirige vers le pied de l'arête, zone de notre bivouac. Il vient ensuite nous survoler et je fais le signe "tout va bien" un bras levé, l'autre baissé. Cinq minutes après il vient se poser sur le chemin à 50 m de

nous. Un gendarme en sort, vient à notre rencontre et demande si on vient du Pic N des Cavales. Il signale alors par radio que « ce sont bien les personnes recherchées ». Puis un petit dialogue :

« - vous voulez qu'on vous descende ?

- non merci !

- et la dame ? (sic)

- non plus ! »

et l'hélico replonge et va se poser près du refuge.

Une demi-heure après les trois hommes d'équipage accueillent chaleureusement les deux septuagénaires, ployant sous les sacs plombés par l'eau, finissant leur descente après une bien mauvaise nuit. Ils ne nous proposent pas, hélas, de nous descendre à la Bérarde.

C'est G. Turc, gardien du Châtelleret qui avait appelé les secours. On est parfois très surveillé en montagne : du côté Étançons, on nous avait vus au sommet, du côté Pavé on nous avait vus au rappel et au « trou d'eau glaciaire ». Il était

clair qu'on était sur le sentier de descente, mais ce sentier est peu visible du refuge d'où la demande d'intervention vers 8h du matin.

On prend un petit-déjeuner en signalant l'absence de sucre de la veille. Cette fois il y en a : trois petits sachets individuels soit un et demi par tête. On n'ose même pas en redemander. Je demande à la gardienne, une très jeune femme, si elle est de la famille Turc et c'est le cas. Je lui dis que je remercie son père d'avoir appelé les secours...

« Ce n'est pas mon père, c'est mon mari. »

Je ne sais pas combien on aura de sucre si on retourne prendre un petit-déjeuner dans cette auberge !